

**Créer des ponts : la langue italienne comme outil
d'identité et de communauté pour la nouvelle
deuxième génération à Bruxelles**

Réalisé par le Casi-Uo
2024

Table des matières

0.0 Introduction

1.0 De qui parlons-nous ?

2.0 Les familles italiennes à Bruxelles : ce que nous savons

3.0 Un retour aux sources : l'approche du Casi

4.0 Le rôle de l'italien dans les deuxièmes générations. Quelques hypothèses et pratiques

5.0 Ce que nous avons découvert grâce à notre étude : analyse des témoignages

6.0 L'action des institutions italiennes en Belgique aujourd'hui

7.0 Notre action (2023-2024)

8.0 Conclusion : des limites et des perspectives

0.0 Introduction

Avec ce texte, le Casi-Uo vise à explorer comment les nouveaux parents italiens à Bruxelles, issus de la nouvelle migration, se comportent par rapport à l'usage de la langue italienne avec leurs enfants. L'objectif n'est pas d'analyser l'utilisation de la langue au sein des deuxièmes générations italiennes, mais de se concentrer sur les motivations et les pratiques concrètes des parents pour transmettre l'italien dans un contexte migratoire.

Ce travail naît du besoin de mieux comprendre qui sont les familles italiennes arrivées à Bruxelles ces dernières années, ce qui les a poussées à partir et pourquoi la Belgique est devenue leur nouvelle maison. Nous parlons de la « nouvelle migration », initiée après la crise économique de 2008, qui a poussé de nombreuses personnes à quitter l'Italie à la recherche de nouvelles opportunités. Ce n'est pas la première fois que le Casi-Uo s'intéresse à ce phénomène : ce projet s'inscrit dans une démarche plus large visant à enrichir ce mosaïque de connaissances qui nous aide à mieux comprendre les histoires, les aspirations et les comportements de cette communauté en croissance.

De ce travail de terrain a émergé avec force un thème central : celui de la langue. De nombreux parents italiens ressentent l'importance de faire parler l'italien à leurs enfants, non seulement comme un outil pratique, mais aussi comme une partie de leur identité et de leurs racines culturelles. Nous nous sommes donc demandé comment les institutions italiennes, censées répondre à ces besoins, agissent concrètement ? Et face aux limites de l'action publique, que pouvons-nous faire en tant qu'association pour soutenir concrètement ces familles ?

A travers une enquête directe et grâce à notre pratique d'écoute, nous avons décidé de passer à l'action : non seulement en recueillant des besoins et des témoignages, mais aussi en construisant des activités spécifiques pour les enfants, leur offrant un espace où vivre la langue italienne de manière naturelle et stimulante. Ce parcours n'a pas seulement été une opportunité pour les plus jeunes, mais aussi une occasion de rencontrer leurs familles, de créer des liens et de faire connaître d'autres activités susceptibles de les impliquer directement, renforçant ainsi le sens de communauté.

Ce que vous trouverez dans ces pages est le récit de ce parcours : nous partirons de la nouvelle migration italienne à Bruxelles, de ses histoires et dynamiques, pour ensuite explorer les raisons qui poussent les parents à transmettre la langue italienne à leurs enfants. Nous analyserons le rôle des institutions, leurs limites et leurs potentialités, jusqu'à arriver à notre expérience de terrain. Il ne s'agit pas seulement d'une étude : c'est une tentative concrète de construire ensemble des réponses réelles et de nouvelles perspectives pour l'avenir de notre communauté.

1.0 De qui parlons-nous ?

L'image des Italiens en Belgique est souvent associée à la saison migratoire de l'après-guerre, marquée par le travail des mineurs : cela ne saurait être autrement, tant cette époque a impliqué des centaines de milliers de personnes en quelques années. Aujourd'hui, nous faisons face à deux phénomènes nouveaux qui ne sont pas directement liés aux vagues migratoires italiennes de l'après-guerre : la nouvelle immigration italienne et, par conséquent, la « nouvelle » deuxième génération.

Dans nos recherches précédentes, nous avons montré que l'émigration historique a créé des espaces communs entre l'Italie et la Belgique sous divers aspects : économiques, politiques, culturels, académiques et même familiaux. Ce réseau dense de relations a incité, au fil du temps, de nombreux Italiens à continuer à choisir la Belgique comme destination, pour des raisons à la fois matérielles et subjectives. Sur le plan matériel, la présence d'un parent ou d'un compatriote peut constituer un « facteur d'attraction », puisqu'on suppose qu'il pourrait aider à commencer une nouvelle vie. Sur le plan subjectif, les récits de ceux qui rentrent en Italie, ou encore les médias, peuvent influencer l'imagination de ceux qui envisagent de partir.

La nouvelle émigration italienne est décidément nouvelle car elle n'a pas de lien direct avec l'émigration historique. En effet, de 1980 jusqu'en 2008, les Italiens n'ont plus émigré massivement comme dans les décennies précédentes, et encore moins en Belgique. La nouvelle immigration italienne est le fruit d'une nouvelle phase historique, que nous faisons commencer en 2008, avec toutes les limites qu'implique une telle périodisation. Dès cette année, on observe une augmentation statistique notable des départs. Quelques données :

Année	Total des nouvelles inscriptions des italiens dans le monde	nouvelles inscriptions d'Italiens en Belgique
2008	61671	4.500
2009	64921	4399
2010	67501	4747
2011	82461	5215
2012	106216	5756
2013	125735	6256
2014	136328	6907
2015	146995	6747
2016	157065	6259
2017	155110	6362
2018	157020	6025
2019		7178
2020		5908
2021		6061
2022		6849
2023		6991

Ces données indiquent que l'Italie présente plusieurs difficultés qui poussent des milliers de personnes à quitter leur pays pour rechercher un avenir meilleur. La Fondazione Migrantes, qui publie chaque année un rapport de plus de 500 pages sur l'émigration italienne, résume la

situation avec une image puissante : l'étranger est le nouvel et unique ascenseur social pour les Italiens. Quitter son pays est devenu une option pour atteindre une stabilité socio-économique que le présent ne peut offrir.

En ce qui concerne la deuxième génération italienne en Belgique, nous nous référons à la définition opérationnelle élaborée il y a de nombreuses années par le Casi-Uo. Il s'agit des personnes nées ou ayant effectué leur scolarité primaire en Belgique.

Ces données nous permettent de remettre en question l'image stéréotypée de l'« expat » instable, constamment avide de voyages et incapable de s'enraciner. Cette représentation, souvent associée aux nouvelles vagues migratoires italiennes, ne reflète pas la réalité actuelle. Nous ne sommes pas face à des globetrotters qui parcourent sans relâche les autoroutes de la libre circulation européenne pour vivre des expériences ou progresser professionnellement. Au contraire, beaucoup choisissent de s'enraciner là où ils trouvent une stabilité socio-économique, incarnant parfaitement la sagesse latine : Ubi bene, ibi patria – Là où l'on est bien, là est la patrie. Ces chiffres nous révèlent aussi qu'au sein de ces flux migratoires, certains arrivent directement avec leurs enfants. Ce phénomène donne naissance, sous une forme renouvelée, aux dites « secondes générations », avec des dynamiques et des défis spécifiques.

2.0 Les familles italiennes à Bruxelles : ce que nous savons

Depuis sa fondation, notre association étudie le phénomène de la migration italienne et travaille avec les migrants italiens à Bruxelles. Par nos recherches et nos actions, nous souhaitons offrir aux personnes que nous rencontrons les outils nécessaires pour participer activement à la vie publique locale (par « locale », nous entendons le pays dans lequel elles vivent). Cette étude, comme toutes celles que nous avons entreprises jusqu'à présent, s'inscrit dans cette logique : connaître pour agir et pour impliquer toujours plus de personnes dans l'action associative.

À partir de 2019, nous avons repris les bonnes pratiques du Casi et avons entamé des activités de recherche sur la nouvelle migration italienne à Bruxelles. Durant les trois premières années, nous nous sommes concentrés sur l'étude de cette migration récente, en tentant d'en saisir toute la complexité. Plus précisément :

- En 2019, nous avons analysé les raisons du départ ;
- En 2020, nous avons étudié les conditions de vie et de travail des nouveaux arrivants à Bruxelles ;
- En 2021, nous avons synthétisé nos réflexions et recherches sur les concepts de communauté, d'identité et d'intégration des immigrés italiens à Bruxelles.

En 2022 et 2023, nous avons décidé d'approfondir deux aspects ressortis des recherches des trois années précédentes : en 2022, nous avons mené une analyse du tissu associatif italien à Bruxelles et de son potentiel en tant qu'acteur de transformation sociale ; en 2023, nous avons exploré la thématique des nouvelles familles italiennes à Bruxelles. Cette recherche a permis d'initier un processus d'analyse visant à identifier les besoins, les défis et les aspirations de ces familles.

Dans cette étude, nous avons rappelé qu'historiquement, l'émigration italienne était une « affaire de famille ». Les jeunes, principalement des hommes, partaient comme partie

intégrante d'une stratégie familiale. Ce n'est pas le cas de la nouvelle immigration à Bruxelles.

En effet, dans notre étude, les nouveaux migrants – des hommes et des femmes dans des proportions généralement égales – quittent l'Italie pour des choix essentiellement individuels (bien sûr, influencés par le contexte social dans lequel ils évoluent). Aujourd'hui, il s'agit de petits noyaux familiaux, des hommes et des femmes qui cherchent à construire leur parcours professionnel et à mener une vie digne.

Selon le récent Rapport Italiens dans le Monde 2023, pour la première fois, le nombre de naissances à l'étranger dépasse celui des départs. Parmi les destinations, on retrouve Bruxelles, où nos compatriotes espèrent trouver ce qu'ils ne peuvent obtenir en Italie. Bien sûr, ils n'arrivent pas au paradis, et tout le monde ne finit pas par travailler dans les institutions européennes, avec leurs salaires élevés et la stabilité garantie. Toutefois, même si la précarité persiste, beaucoup parviennent à se construire une vie digne ici. De nombreux hommes et femmes choisissent même de devenir parents à Bruxelles, une décision qu'ils n'auraient souvent pas prise en Italie. Les participants à notre enquête témoignent que l'expérience de la maternité, de la grossesse, de l'accouchement et du post-partum a été positive. Lorsqu'une comparaison avec une expérience précédente est possible, elle est souvent perçue comme bien meilleure qu'en Italie. De plus, ils nous ont rapporté que la scolarisation de leurs enfants ne présentait pas de difficultés majeures.

Cependant, tout n'est pas aussi simple. L'enquête de 2023 révèle combien une communauté de référence est importante, ou plutôt, combien elle est désirée. Beaucoup de migrants italiens à Bruxelles se tournent vers la communauté pour obtenir des informations pratiques : des démarches administratives à l'intégration scolaire de leurs enfants, en passant par les activités extrascolaires et les conseils sur la parentalité. Ils cherchent aussi des réponses au sein de réseaux plus larges présents dans toute la ville. Bien souvent, la communauté de référence est italienne ou italophone, surtout pour des activités et informations liées au bien-être, à la parentalité et aux activités pour enfants en langue italienne.

Dans notre dernière étude, dont nous présentons ici une synthèse, nous avons pris le temps de comprendre pourquoi les parents italiens trouvent insuffisante l'offre culturelle en italien destinée aux enfants : il y a peu d'activités ludiques en italien pour les enfants de 0 à 3 ans, et pour les plus grands, une offre limitée de cours et d'activités en italien. En effet, beaucoup de parents expriment le souhait d'avoir des cours d'italien plus accessibles et répartis de manière plus uniforme dans la ville, afin d'aider leurs enfants à développer des compétences linguistiques complètes, tant à l'oral qu'à l'écrit. Certains espèrent même la création d'écoles italiennes intégrées au système scolaire belge. Cette demande révèle un fort désir de maintenir un lien linguistique et culturel avec l'Italie, au-delà du seul cadre familial.

3.0 Un retour aux sources : l'approche du Casi

Avant d'analyser le présent et d'agir en conséquence, nous avons choisi de se confronter à ceux qui ont fait vivre l'association au fil des années. Ce processus de dialogue a permis d'approfondir le rôle historique de l'enseignement de l'italien dans les activités de l'association, en mettant en lumière ses différentes phases et approches.

Pour rappel, le Casi est né en 1970 à Cureghem, un quartier de Bruxelles marqué par de fortes contradictions sociales. La communauté migrante italienne y était économiquement

intégrée grâce au travail, mais restait culturellement marginalisée et politiquement exclue. Les enfants de cette première génération, appelés « seconde génération », vivaient une condition complexe, suspendus entre l'Italie, patrie de leurs parents, et la Belgique, leur pays de résidence. Pour eux, le terme « migration » était inadéquat. Ils n'avaient pas directement vécu l'expérience de l'émigration, mais se retrouvaient néanmoins dépourvus de repères stables, en particulier sur le plan linguistique : à la maison, on parlait le dialecte sicilien et le français ne s'imposait pas non plus comme une langue dominante, en raison d'un système scolaire inadéquat pour assurer la réussite de tous. Cette absence de maîtrise linguistique les privait non seulement d'un accès aux connaissances fondamentales sur l'Italie, mais également d'une compréhension approfondie de la société dans laquelle ils vivaient. Face à cette réalité, le Casi décida de s'occuper également de la seconde génération, en concentrant ses efforts sur l'Université Ouvrière, qui était le moteur de toutes les autres initiatives.

L'Université Ouvrière n'avait pas pour objectif prioritaire l'enseignement de l'italien, mais utilisait à la fois l'italien et le français comme outils pour transmettre des contenus éducatifs. L'approche pédagogique s'inspirait de l'école de Barbiana et de la « pédagogie des derniers », selon laquelle la maîtrise linguistique est essentielle pour l'émancipation sociale : « L'ouvrier connaît cent mots, le patron en connaît mille ; c'est pourquoi il est patron. » L'italien était utilisé pour aborder des thèmes d'actualité, de culture et d'histoire de l'émigration. Parallèlement, l'Université Ouvrière permettait aux participants d'acquérir des compétences linguistiques en français, indispensables pour l'intégration dans la société belge. Ce double usage des langues répondait à un besoin fondamental : reconnecter la seconde génération à une culture italienne souvent fragmentée tout en leur offrant des outils pour une participation pleine à la vie locale. L'italien était également un moyen d'accéder à des ressources culturelles comme les programmes de la RAI ou les articles de journaux, essentiels pour une compréhension approfondie de la réalité.

Dans les années 1980, le Casi a collaboré avec des institutions italiennes en Belgique pour organiser des cours de langue italienne destinés principalement à la seconde génération, mais qui impliquaient également les parents. Ces cours ne se limitaient pas à la grammaire, mais incluaient des thèmes liés à l'histoire de l'émigration et à la culture italienne. Grâce à ces activités, le Casi a pu toucher un public plus large que celui de l'Université Ouvrière, en incluant des familles et de jeunes enfants. Pour de nombreux parents, la motivation principale était souvent liée au mythe du retour : le consulat italien délivrait des certificats de fréquentation des cours qui facilitaient une éventuelle réintégration scolaire en Italie. Cependant, beaucoup de parents considéraient également l'apprentissage de l'italien comme un pont permettant de maintenir des liens affectifs avec les grands-parents et les proches restés en Italie. Pour certains, ces cours représentaient une revendication : un droit dû par l'État italien pour reconnaître la valeur de la communauté migrante.

Les ateliers en italien, mis en place plus récemment et actifs jusqu'en 2015, représentent une évolution significative de l'engagement du Casi en faveur de la transmission linguistique. Ces ateliers étaient conçus pour accueillir environ quarante enfants, répartis en deux groupes, et autant de parents, qui participaient activement aux activités organisationnelles et aux discussions collectives. Les ateliers ne se limitaient pas à l'enseignement de la langue, mais cherchaient à créer une communauté autour de thématiques telles que le bilinguisme, les difficultés scolaires et l'intégration sociale. Pour les enfants et les adolescents, ces ateliers constituaient une occasion d'apprendre l'italien à travers des activités créatives, comme des jeux, des lectures et des ateliers de théâtre, favorisant également une réflexion sur leur histoire familiale et culturelle. Pour les parents, les rencontres représentaient un espace

d'échange et de soutien mutuel, où ils pouvaient discuter de préoccupations communes et trouver des solutions collectives. Cet esprit de collaboration démontrait que la transmission linguistique pouvait devenir un outil pour renforcer les liens communautaires et promouvoir un sentiment d'appartenance partagé.

À travers toutes ses initiatives, le Casi a toujours mis l'accent sur l'importance de mobiliser non seulement les jeunes, mais aussi leurs parents. Les parents étaient impliqués dans la co-construction des projets, ce qui leur permettait non seulement de mieux comprendre les défis liés à la transmission linguistique, mais aussi de se sentir acteurs du changement. Cette approche intégrée a permis de transformer les activités éducatives en véritables projets d'éducation permanente où chaque membre de la famille pouvait contribuer à la réflexion et à l'action.

4.0 Le rôle de l'italien dans les deuxièmes générations. Quelques hypothèses et pratiques

« Tu dois m'écrire longuement au sujet de tes enfants, si tu as le temps, ou du moins faire écrire Carlo ou Grazietta pour moi. Franco me semble très vif et intelligent : je pense qu'il parle déjà couramment. Dans quelle langue parle-t-il ? J'espère que vous le laisserez parler sarde et que vous ne lui ferez pas de peine à ce sujet. J'ai fait une erreur, pour ma part, en n'ayant pas laissé Edmea, enfant, parler librement en sarde. Cela a nui à sa formation intellectuelle et a bridé son imagination. Tu ne dois pas commettre cette erreur avec tes enfants. D'ailleurs, le sarde n'est pas un dialecte, mais une langue à part entière, même si elle n'a pas une grande littérature, et il est bon que les enfants apprennent plusieurs langues, si c'est possible. Ensuite, l'italien que vous leur enseignerez sera une langue pauvre, tronquée, composée seulement des quelques phrases et mots de vos conversations avec eux, purement infantiles ; ils n'auront pas de contact avec l'environnement général et finiront par apprendre deux jargons sans posséder aucune langue : un jargon italien pour la conversation officielle avec vous et un jargon sarde, appris par fragments, pour parler avec les autres enfants et les gens qu'ils rencontrent dans la rue ou sur la place publique. Je te recommande, du fond du cœur, de ne pas commettre une telle erreur et de laisser tes enfants absorber tout le sarde qu'ils veulent et se développer spontanément dans l'environnement naturel où ils sont nés : cela ne sera nullement un obstacle pour leur avenir, bien au contraire. »

— Antonio Gramsci, Lettre de prison

Cette réflexion de Gramsci offre une piste pour réfléchir au rôle de la langue d'origine dans le développement des enfants, même dans un contexte migratoire. Apprendre aux enfants la langue de leurs parents ne serait pas seulement une question de communication, mais également un moyen de préserver l'identité culturelle, de développer la pensée critique et d'ouvrir de nouvelles possibilités cognitives.

Apprendre la langue d'origine dans un contexte migratoire est un choix que de nombreux parents considèrent comme fondamental pour plusieurs raisons. Tout d'abord, la langue représente un pont avec ses racines culturelles, un outil essentiel pour transmettre aux enfants un sentiment d'appartenance et d'identité. Parler la langue d'origine permet aussi de maintenir vivants les liens familiaux, notamment avec des proches qui vivent dans le pays d'origine ou qui ne parlent pas la langue du pays d'accueil. Cet aspect revêt une forte dimension affective, contribuant ainsi à renforcer les relations intergénérationnelles.

Au-delà de ces aspects émotionnels et culturels, de nombreux parents reconnaissent les bénéfices cognitifs du bilinguisme, comme une plus grande flexibilité mentale et une créativité accrue. Dans un monde de plus en plus interconnecté, et dans une Bruxelles multiculturelle, parler plusieurs langues représente aussi un avantage compétitif pour l'avenir des enfants, ce qui, par les temps qui courent, n'est pas négligeable.

Pour garantir l'apprentissage de la langue, les parents adoptent différentes stratégies. Souvent, ils choisissent de parler exclusivement la langue d'origine à la maison, créant ainsi un environnement naturel pour son utilisation quotidienne. Cette pratique peut être complétée par des cours de langue ou des activités extrascolaires, comme des ateliers et des lectures, qui rendent l'apprentissage plus structuré et interactif. Des voyages réguliers dans le pays d'origine, ainsi que l'utilisation de médias et ressources numériques en langue (livres, dessins animés, films), aident les enfants à vivre la langue dans des contextes réels et ludiques. De plus, le soutien de la communauté italienne locale, à travers des événements culturels ou des rencontres avec d'autres enfants bilingues, offre des occasions supplémentaires de pratique.

Malgré ses nombreux avantages, la valorisation du bilinguisme ou du multilinguisme n'est pas un choix exempt de défis. Certains enfants peuvent, dans un premier temps, refuser la langue d'origine, surtout s'ils n'en perçoivent pas l'utilité. De plus, le bilinguisme peut nécessiter un engagement important de la part de la famille, tant en termes de temps que de ressources économiques. Dans certains contextes, les enfants peuvent se sentir différents de leurs camarades, en particulier si le bilinguisme n'est pas valorisé.

5.0 Ce que nous avons découvert grâce à notre étude : analyse des témoignages

Les témoignages recueillis montrent un panorama complexe des stratégies et approches adoptées par les familles italiennes et mixtes en Belgique pour gérer la question linguistique des enfants, avec une attention particulière à l'apprentissage de l'italien. Chaque famille, influencée par des facteurs personnels et pratiques, cherche à équilibrer l'importance de préserver la langue et la culture d'origine avec les besoins d'intégration dans le contexte local. Voici une analyse des différentes approches adoptées par les parents face à cette question complexe.

5.1 La langue d'origine à la maison : préserver l'italien dans le contexte familial

Pour de nombreuses familles, la première étape pour garantir l'apprentissage de l'italien consiste à le parler à la maison. C'est un choix délibéré qui reflète la volonté de transmettre à leurs enfants leur culture et leur identité. Mais que signifient exactement « culture et identité » pour les parents ? Pour certains, comme F., cela signifie maintenir un lien vivant avec les traditions familiales et l'histoire personnelle : « *Quand mon fils parle italien, il ne fait pas que parler une langue, il apprend qui nous sommes, d'où nous venons et pourquoi certaines choses ont de la valeur pour nous.* »

Pour C.P., la culture et l'identité incluent aussi les habitudes quotidiennes et les expressions typiquement italiennes : « *Ce n'est pas seulement une question de grammaire ou de vocabulaire. Il s'agit de lui faire comprendre pourquoi la nourriture est si importante pour nous, pourquoi nous célébrons certaines fêtes ou comment notre façon de parler exprime qui nous sommes.* »

C.F. élargit ce concept en soulignant l'importance des relations familiales : « *Je veux que mon fils puisse parler avec ses grands-parents et ses cousins sans se sentir exclu. L'italien est le pont qui relie notre famille, peu importe où nous nous trouvons dans le monde.* »

Ces parents considèrent donc la langue comme un outil pour créer une connexion profonde avec leur héritage culturel, mais aussi comme un moyen d'aider leurs enfants à se sentir enracinés dans une communauté qui dépasse le contexte local. Parler italien à la maison

permet aux enfants de développer une base solide dans la langue d'origine tout en s'appropriant un sens d'appartenance qui les accompagne dans leur croissance.

Cependant, les enfants gardent un niveau d'autonomie face à la volonté des parents. E., par exemple, observe que son fils, bien qu'il comprenne l'italien, choisit souvent le français lorsqu'il joue avec d'autres enfants. *« Quand il joue avec ses amis de l'école maternelle, même s'ils sont italiens et comprennent donc l'italien, il utilise le français parce que c'est la langue de la socialisation extérieure. J'essaie de ne pas le forcer, mais je m'assure que, de mon côté, je lui parle toujours en italien. C'est un peu fatigant, mais quand je lui lis des histoires écrites en français, je les traduis simultanément en italien. De toute façon, mon français n'est pas excellent en termes de prononciation. »*

M.T. souligne aussi que son fils a tendance à parler principalement en français, malgré les efforts pour maintenir l'italien pendant le temps libre. *« Le dimanche matin, nous lisons toujours un livre en italien, qu'il choisit lui-même. Parfois il se plaint parce qu'il préfère regarder des dessins animés en français, mais il suffit d'un voyage chez les grands-parents pour lui rappeler à quel point l'italien est utile. »*

Pour certains parents, la priorité est d'éviter que leurs enfants perdent l'italien. F., par exemple, considère comme essentiel de toujours parler en italien à son fils, même en présence d'autres personnes, quitte à traduire ensuite. *« Même lorsque nous sommes avec des amis français ou belges, je m'adresse à mon fils uniquement en italien. Si nécessaire, je traduis après pour les autres. Je veux qu'il comprenne que c'est notre langue, et je ne veux pas qu'il ait honte de l'utiliser. »*

D'autres parents ajoutent des moments structurés pour maintenir la langue vivante. C.F. raconte : *« Nous avons décidé que le dîner est un moment sacré pour parler italien. Chaque soir, chacun raconte sa journée, et si une parole en français est utilisée, nous essayons de la traduire immédiatement en italien pour enrichir son vocabulaire. »*

Ce lien n'est pas seulement affectif, mais aussi identitaire. Les parents voient dans la langue un moyen de renforcer le sentiment d'appartenance de leurs enfants et de leur permettre de vivre pleinement leurs racines culturelles, même dans un contexte migratoire. *« Il ne s'agit pas seulement de mots, »* conclut C.P., *« mais de leur transmettre un morceau de notre histoire, quelque chose qu'ils ne peuvent apprendre de personne d'autre que nous. »*

F. souligne un aspect crucial : le risque que son fils ait honte de parler italien dans un contexte où la langue dominante est une autre, comme le français ou le néerlandais. Cette préoccupation n'est pas infondée et reflète une dynamique commune aux familles migrantes. *« Je remarque que parfois, lorsque nous sommes dehors, mon fils semble plus à l'aise en français, surtout devant les autres enfants. Je crois que c'est parce qu'il associe le français à une langue "normale" pour ses amis et l'italien à quelque chose de "différent". »*

Cette gêne peut apparaître lorsque les enfants perçoivent la langue d'origine comme un élément qui les distingue des autres, les faisant se sentir « à part » par rapport à leurs camarades. *« Je ne veux pas qu'il se sente embarrassé d'être italien, »* poursuit F. *« Au contraire, j'aimerais qu'il soit fier de parler une langue de plus. C'est une richesse, pas quelque chose dont il faut se cacher. »*

Pour contrer cette tendance, F. adopte une stratégie précise : ne pas changer de langue selon le contexte, même lorsque les autres ne comprennent pas l'italien. *« Je parle italien avec lui*

même devant les amis français ou belges. Si nécessaire, je traduis ensuite. C'est une manière de lui montrer qu'il n'y a rien de mal à parler italien, bien au contraire, cela fait partie de nous. »

Cette insistance sur l'usage de l'italien en public n'est pas seulement un choix linguistique, mais aussi éducatif. F. veut enseigner à son fils qu'il ne doit pas toujours se conformer aux attentes des autres, mais qu'il peut exprimer son identité sans crainte. *« S'il s'habitue à cacher notre langue aujourd'hui, il pourrait cacher d'autres parties de lui-même demain, et je ne veux pas que cela arrive. »*

Le risque de la honte ne concerne pas seulement la langue, mais touche plus largement au sentiment d'appartenance et à l'estime de soi. Être à l'aise pour parler italien est un pas vers le fait d'être à l'aise avec qui l'on est, dans toutes ses dimensions. F. conclut en disant : *« La langue n'est pas seulement un moyen de communication, c'est l'identité. Si je lui apprends à être fier de parler italien, je lui apprends aussi à être fier de lui-même. »*

Les politiques publiques, à différentes époques et dans divers contextes nationaux, ont parfois renforcé cette dynamique. On peut penser aux systèmes scolaires qui, par le passé, punissaient l'usage des langues minoritaires, considérées comme un frein à l'intégration, ou aux messages véhiculés par les médias, qui présentent parfois l'usage d'une langue différente comme une barrière à la cohésion sociale. Ces messages, même lorsqu'ils sont implicites, influencent la manière dont les enfants perçoivent leur langue d'origine, pouvant les amener à la vivre avec malaise ou honte.

En Belgique, les politiques linguistiques complexes reflètent une tension entre la valorisation du bilinguisme (français et néerlandais) et l'ouverture au multilinguisme des communautés migrantes. Dans ce contexte, l'italien, bien qu'il ne soit pas l'objet de politiques répressives, se trouve dans une position fragile : apprécié comme langue d'une culture historiquement significative, mais ni prioritaire ni officiellement valorisé dans les politiques éducatives et culturelles.

5.2 Le multilinguisme comme ressource : un environnement de langues diverses

De nombreuses familles adoptent une approche multilingue, où l'italien coexiste avec d'autres langues parlées à la maison. Par exemple, E. parle italien à son fils, tandis que son compagnon utilise le français, créant ainsi un environnement bilingue naturel. *« À la maison, je lui parle uniquement en italien, tandis que son père lui parle en français. C'est incroyable comme il parvient à passer d'une langue à l'autre sans problème, »* raconte E. Elle ajoute cependant : *« Parfois, je me demande s'il apprend vraiment bien les deux langues ou s'il finira par parler un français et un italien un peu "imparfaits". »*

Cette préoccupation est partagée par d'autres familles. M.T., par exemple, raconte que son fils, bien qu'il comprenne les deux langues, ne parle ni le français comme un enfant francophone, ni l'italien comme un enfant italoophone L1 : *« À l'école, on me dit que son français est un peu différent de celui des autres enfants, et en italien, il se trompe parfois dans les conjugaisons des verbes. Je me demande si nous faisons le bon choix. »*

L. réfléchit également à cette dynamique : *« Notre fille parle trois langues, mais je ne sais pas si elle les maîtrise vraiment. Elle apprend le français à la crèche, mais en italien, elle utilise parfois des constructions étranges que nous n'avons jamais utilisées à la maison. C'est comme si elle n'avait pas de véritable langue "maternelle". »*

S., qui parle italien, anglais et arabe à la maison, souligne un autre défi : « *Le bilinguisme est certainement une richesse, mais parfois je me dis que mon fils n'a pas une base solide dans aucune langue. Quand il écrit en français, je remarque qu'il fait des erreurs que ses camarades ne font pas, et en italien, il me demande souvent comment on dit certains mots. C'est un peu frustrant, parce que j'aimerais qu'il se sente en confiance dans les deux langues.* »

Ces doutes ne diminuent pas l'engagement des familles à créer un environnement multilingue, mais en révèlent toute la complexité. Les parents se demandent dans quelle mesure le bilinguisme ou le trilinguisme peut influencer la maîtrise des langues individuelles. « *Parfois, je me dis qu'il serait plus simple de se concentrer sur une seule langue, au moins pendant un certain temps,* » réfléchit K., « *mais ensuite, je réalise que ce serait une perte. Je préfère que mon fils connaisse plusieurs langues, même si cela implique de surmonter quelques difficultés.* »

Malgré ces incertitudes, de nombreuses familles remarquent que les enfants, avec le temps, développent des stratégies pour naviguer entre les langues. « *Quand R. est en Italie avec ses grands-parents, son italien s'améliore énormément. Puis, de retour à Bruxelles, il reprend le français sans problème,* » raconte S. D'autres parents préfèrent une approche plus structurée, en intégrant des cours de langue ou des activités spécifiques pour renforcer les compétences linguistiques des enfants dans une langue en particulier.

Le multilinguisme s'avère donc une ressource précieuse, mais non dénuée de défis. Les familles se retrouvent souvent à équilibrer le désir d'offrir à leurs enfants une éducation linguistique riche avec la nécessité de garantir une maîtrise suffisante des langues qu'elles choisissent de transmettre. Ces doutes, toutefois, font partie du parcours et montrent que le multilinguisme n'est pas un processus linéaire, mais une négociation continue entre besoins, opportunités et limites.

5.3 Le rôle des écoles : français, flamand et italien

Le choix de l'école est l'un des moments les plus délicats et remplis de réflexion pour les parents. Décider quelle langue doit prédominer dans l'éducation des enfants signifie faire un choix qui ne concerne pas seulement le présent, mais aussi l'avenir et l'identité des enfants. C'est un acte lourd de sens, car il mêle culture, opportunités et intégration.

De nombreuses familles optent pour les écoles francophones, comme dans le cas de C.P. et N., convaincues que le français est la voie la plus simple pour garantir une solide intégration dans le contexte belge. Mais d'autres, comme C.F., regardent plus loin et voient dans le flamand une ressource stratégique, non seulement pour le travail, mais aussi pour une compréhension plus profonde du pays dans lequel elles vivent. « *Ce n'est pas seulement une question d'avoir plus d'opportunités sur le marché du travail,* » explique C.F., « *c'est aussi que le flamand est la langue de la majorité des gens ici. Sept millions de Belges sur onze le parlent. Comment peut-on dire que l'on vit réellement en Belgique si nous ne connaissons pas une langue aussi importante ?* » C'est une réflexion marquante, car elle déplace le débat du domaine pratique vers le domaine identitaire : apprendre le flamand signifie accepter pleinement le pays qui nous accueille.

Il y a aussi les écoles européennes, une option qui attire de nombreux parents. A., par exemple, décrit le système des écoles européennes avec un mélange d'enthousiasme et de quelques réserves. « *Là-bas, les enfants suivent un parcours en italien comme langue principale, mais ils ont aussi la possibilité d'étudier d'autres langues. C'est une belle occasion de maintenir vivante la langue d'origine tout en s'ouvrant à un monde plus vaste.* » Pourtant, ces écoles ne sont pas accessibles à tous. « *Je ne peux pas ignorer que ces écoles sont fréquentées presque exclusivement par les enfants de la haute bourgeoisie européenne,* » confie A., « *et parfois je me demande quel impact a cette composition sociale sur l'expérience scolaire de mon fils. C'est un environnement stimulant, mais aussi très élitiste.* »

Il y a enfin ceux qui, comme S., nous rappellent que l'école n'est pas seulement un lieu pour apprendre des matières et des langues, mais aussi un espace de rencontres, d'échanges et de découvertes. « *Quand ma fille R. a entendu une de ses amies parler espagnol, elle s'est immédiatement intéressée. Elle a voulu apprendre quelques mots, et de là est née son enthousiasme pour découvrir d'autres langues. L'école n'est pas seulement une liste de cours, c'est un endroit où les langues deviennent des ponts entre les personnes.* » Cela montre combien le contact avec des communautés linguistiques différentes est important pour élargir les horizons des enfants, bien au-delà de tout programme scolaire.

Un thème récurrent est la possibilité d'introduire des cours d'italien en tant que matières optionnelles dans les écoles locales. Et ici, les parents sont divisés. « *S'il y en avait, mon fils les suivrait volontiers,* » dit M.T., « *mais pour nous, ce n'est pas indispensable. Il parle déjà très bien italien.* » D'autres, en revanche, pensent que ces cours sont essentiels. « *Le parler est une chose,* » souligne F., « *mais bien l'écrire et le lire en est une autre. L'italien ne doit pas être pris pour acquis, il doit être cultivé.* »

Ces témoignages mettent en lumière la complexité du rapport entre l'école et l'apprentissage des langues pour les familles migrantes. Chaque choix est influencé non seulement par des objectifs pratiques, comme l'intégration et les opportunités professionnelles futures, mais aussi par des considérations culturelles, sociales et émotionnelles, qui varient d'une famille à l'autre.

5.4 Les activités extrascolaires : entre manques et opportunités

Un thème récurrent dans les témoignages est la difficulté de trouver des activités extrascolaires en italien. M.T., par exemple, raconte que son fils suit avec enthousiasme des cours de théâtre et des activités sportives en français, mais qu'il ressent le manque d'options en italien pour renforcer son bilinguisme. « *J'aimerais qu'il ait un endroit où utiliser l'italien de manière naturelle, peut-être un atelier de lecture ou une petite troupe de théâtre. Mais ici, il n'existe rien de tel, et quand nous essayons d'organiser quelque chose entre familles, cela devient compliqué de s'organiser.* » Cette absence n'est pas seulement une question pratique, mais touche un point sensible : la difficulté de maintenir l'italien vivant en dehors des murs domestiques.

Elisa, de son côté, préférerait des activités plus informelles, sans la structure rigide des cours traditionnels. « *Mon fils n'a pas besoin d'un cours d'italien,* » explique-t-elle. « *Il parle déjà bien, mais je voudrais qu'il la vive comme une langue normale, en s'amusant. Ce serait agréable d'organiser des rencontres dans un parc avec d'autres enfants italophones, pour jouer ou faire des activités créatives. Mais là encore, quand ils se retrouvent, ils ont tendance à parler en français, parce que c'est la langue qu'ils utilisent à l'école. C'est frustrant, mais on ne peut pas les forcer.* »

Cette contradiction revient souvent : les parents souhaitent que leurs enfants utilisent l'italien avec d'autres enfants, mais l'environnement social et scolaire pousse inévitablement vers le français ou d'autres langues locales. E., par exemple, raconte avec un sourire amer : « *Une fois, nous avons organisé une petite fête d'anniversaire avec des familles italiennes. Tous les enfants parlaient parfaitement italien, mais quand ils ont commencé à jouer, ils se sont mis à parler entre eux en français. Je me suis sentie vaincue ! C'est comme si le français était leur code secret.* »

Certains parents adoptent une vision plus pragmatique. F. réfléchit : « *Ils n'ont pas forcément besoin de toujours faire des activités en italien. S'ils apprennent à utiliser l'italien à la maison, à lire et à écrire, c'est déjà bien. Peut-être que ce sont nous, les parents, qui voulons forcer un contexte qui n'existe pas. Nous devons accepter que nous vivons en Belgique et que l'italien sera toujours une langue secondaire pour eux.* »

Cependant, il y a aussi des parents qui regardent au-delà des difficultés et imaginent des solutions. K., par exemple, propose : « *Et si nous organisions des ateliers en italien liés aux traditions ? Cuisine, art, fêtes italiennes... Ce ne serait pas seulement de la langue, mais de la culture dans son ensemble. Les enfants apprendraient sans s'en rendre compte, et nous, les parents, nous nous sentirions moins seuls dans cette bataille.* » Son idée révèle toutefois une autre réalité : ce sont souvent les parents eux-mêmes qui doivent s'improviser enseignants, animateurs ou organisateurs, dans un contexte où le soutien institutionnel est absent.

Ces témoignages dressent un tableau fait d'aspirations et de contradictions. D'un côté, le désir d'offrir aux enfants un lien plus profond avec l'italien ; de l'autre, la conscience que l'environnement social favorise d'autres langues. La solution n'est pas simple et varie d'une famille à l'autre, mais ce qui réunit tout le monde est la passion pour l'italien et la volonté de le transmettre aux enfants, même quand cela semble être un défi presque impossible. Après tout, n'est-ce pas dans ces contradictions que se construit la véritable richesse du bilinguisme ?

5.5 Synthèse : raisons et stratégies pour l'apprentissage de l'italien

Les témoignages des familles italiennes et mixtes en Belgique montrent un fort désir de faire apprendre l'italien à leurs enfants, mêlant des motivations affectives, identitaires et pratiques. À ces motivations s'ajoutent des stratégies diversifiées, pensées pour maintenir vivant le lien avec la langue et la culture d'origine dans un contexte social qui privilégie souvent les langues locales comme le français ou le flamand. Les parents italiens et mixtes en Belgique ne considèrent pas l'italien seulement comme une langue, mais comme une partie essentielle de la croissance culturelle et personnelle de leurs enfants. Cependant, la transmission de l'italien nécessite un effort constant et des stratégies créatives pour surmonter les défis posés par le contexte local. Voici une synthèse des raisons identifiées pour encourager l'apprentissage de l'italien chez les enfants.

Les raisons d'apprendre l'italien

1. Identité et appartenance : l'italien est vu comme un pont vers les racines familiales et culturelles. De nombreux parents considèrent la langue comme un outil pour transmettre à leurs enfants qui ils sont et d'où ils viennent. Comme l'affirme F. : « *Quand mon fils parle italien, il ne fait pas que parler une langue, il apprend qui nous sommes, d'où nous venons et pourquoi certaines choses ont de la valeur pour nous.* »

2. Lien familial : la langue est essentielle pour maintenir un lien avec les grands-parents, les proches en Italie et les traditions familiales. C.F. souligne : « *Je veux que mon fils puisse parler avec ses grands-parents et ses cousins sans se sentir exclu. L'italien est le pont qui relie notre famille, peu importe où nous nous trouvons dans le monde.* »
3. Valorisation du multilinguisme : parler italien représente une richesse et un avantage pour l'avenir des enfants. Cela facilite non seulement l'apprentissage d'autres langues, mais offre aussi une plus grande ouverture culturelle et cognitive. Pour certains parents, il est important que les enfants ne ressentent pas de honte par rapport à cette richesse. F. explique : « *Je ne veux pas que mon fils ait honte d'être italien. C'est une ressource, pas quelque chose dont il faut se cacher.* »

Stratégies pour enseigner l'italien

1. Le parler à la maison : la majorité des familles font de l'italien la langue principale du contexte domestique. Ce choix permet de garantir une base solide dans la langue d'origine. C.P. raconte : « *Nous avons décidé que le dîner est sacré pour parler italien. Chaque soir, chacun raconte sa journée, et si une parole en français est utilisée, nous essayons de la traduire immédiatement en italien pour enrichir le vocabulaire.* »
2. La lecture : certains parents intègrent la lecture de livres en italien comme moment quotidien, en traduisant parfois des textes d'autres langues. E. dit : « *Quand je lui lis des histoires écrites en français, je les traduis simultanément en italien. Comme ça, il entend toujours parler italien, même si c'est un peu fatigant.* »
3. Les voyages en Italie : le contact direct avec le pays d'origine, notamment à travers les visites aux grands-parents et à la famille, est perçu comme un moyen de renforcer l'usage de l'italien. M.T. observe : « *Il suffit d'un voyage chez les grands-parents pour que mon fils recommence à parler italien parfaitement. C'est comme s'il redécouvrait le plaisir d'utiliser notre langue.* »
4. Les activités extrascolaires et la socialisation : certains parents espèrent la création d'espaces sociaux où leurs enfants pourraient utiliser l'italien avec d'autres enfants. Toutefois, les difficultés logistiques et l'attrait naturel vers le français compliquent souvent ces tentatives. Comme le raconte E. : « *Nous avons essayé d'organiser des rencontres avec des familles italiennes, mais les enfants finissent par parler en français entre eux. C'est comme si c'était leur code secret.* »
5. Le soutien scolaire : pour ceux qui recherchent une approche plus structurée, l'introduction de cours optionnels d'italien dans les écoles locales représente une opportunité. F. souligne : « *Le parler est une chose, mais bien l'écrire et le lire en est une autre. L'italien ne doit pas être pris pour acquis, il doit être cultivé.* »

6.0 L'action des institutions italiennes en Belgique aujourd'hui

Face à ces informations, nous nous sommes interrogés sur ce qui était concrètement mis en place pour répondre aux besoins de ces citoyens italiens résidant à l'étranger. Pour cela, nous avons interviewé un enseignant d'italien pour enfants, qui nous a offert un point de vue interne.

Le programme était adapté aux différentes tranches d'âge et niveaux des élèves, grâce à des supports fournis par le Bureau Scolaire Italien, avec un accent particulier sur la grammaire et l'enrichissement du vocabulaire. Cependant, la formation reçue par l'enseignant avant le début des activités se limitait à une orientation générale, mettant davantage l'accent sur la nécessité de maintenir un nombre élevé d'inscrits plutôt que sur une vision pédagogique

claire ou un objectif éducatif structuré. D'un côté, il y avait la nécessité de stimuler la curiosité et l'enthousiasme des enfants envers la langue et la culture italiennes, mais de l'autre, il manquait un projet à long terme définissant précisément quelles compétences linguistiques et culturelles développer. L'objectif principal semblait être le maintien des cours comme activité en soi, plutôt que l'atteinte de résultats mesurables ou la construction d'un parcours de formation cohérent.

L'absence d'une vision pédagogique plus élaborée se reflétait également dans la gestion pratique : bien qu'il existât des supports et des lignes directrices, il n'était pas clair comment chaque cours devait contribuer à un progrès global et continu des élèves. Cette limite rendait difficile pour l'enseignant de répondre efficacement aux besoins hétérogènes des élèves, dont certains possédaient déjà une bonne connaissance orale de l'italien, tandis que d'autres partaient presque de zéro. Le manque de structure plus solide se traduisait par un sentiment de précarité, tant pour les enseignants que pour les apprenants, laissant le succès des cours dépendre largement de l'engagement individuel des enseignants. Un système plus solide, incluant des objectifs pédagogiques bien définis et une stratégie claire pour promouvoir l'italien dans un contexte multilingue comme la Belgique, aurait pu transformer ces cours en une ressource encore plus efficace pour la communauté italienne.

Les parents voyaient dans ces cours une occasion précieuse pour leurs enfants de pratiquer l'italien en dehors du cadre familial, dans un environnement structuré et stimulant. La possibilité d'accéder gratuitement à ces leçons représentait une valeur ajoutée qui recueillait un large consensus. Toutefois, tout en appréciant la qualité de l'enseignement, de nombreux parents exprimaient un souhait clair : un plus grand nombre d'heures hebdomadaires. Ils estimaient en effet qu'une seule heure par semaine n'était pas suffisante pour offrir aux enfants un apprentissage réellement significatif et continu. Ce besoin d'intensité pédagogique plus importante se heurtait à une réalité marquée par des ressources limitées, tant en temps qu'en personnel. La structure du cours, avec une unique séance hebdomadaire, se révélait inadéquate par rapport au besoin perçu de renforcer la langue écrite, domaine dans lequel de nombreux élèves présentaient des lacunes évidentes. Alors que l'exposition à l'italien oral dans le cadre familial offrait une base acceptable pour la prononciation et le lexique, l'apprentissage des règles grammaticales et des compétences en écriture exigeait un engagement systématique que les ressources disponibles ne pouvaient pas garantir.

La limitation des heures hebdomadaires n'était pas seulement un problème pour les parents et les élèves, mais également pour les enseignants, qui ne bénéficiaient d'aucune stabilité professionnelle adéquate. L'enseignant interviewé a décrit une situation marquée par des contrats précaires, travaillant pendant deux ans en tant qu'indépendant via la plateforme SMART et pendant un an avec un contrat de seulement 19 heures par semaine. Ces modalités de travail, bien qu'elles aient permis de poursuivre l'enseignement, étaient loin d'offrir les garanties économiques et professionnelles qu'un rôle éducatif aussi important exigerait. La précarité contractuelle se traduisait par des difficultés concrètes, tant pour planifier un parcours de carrière durable que pour se consacrer à l'enseignement avec sérénité et continuité. En plus des incertitudes économiques, il y avait également une faible valorisation de leur rôle. Cette approche risquait de compromettre non seulement le bien-être des enseignants, mais aussi la qualité même des cours, qui dépend inévitablement de la motivation et de la disponibilité du personnel enseignant.

7.0 Notre action (2023-2024)

Comme nous l'avons déjà relevé en 2023, la question linguistique représentait une préoccupation centrale pour les parents italiens à Bruxelles. Partant de cette prise de conscience et en supposant que l'action des institutions publiques ne suffisait pas à satisfaire ces besoins – une hypothèse confirmée par l'étude actuelle – nous avons décidé d'aller au-delà d'un simple état des lieux. Notre objectif, en effet, n'est pas seulement de documenter les besoins de la communauté italienne, mais aussi d'apporter des réponses concrètes à travers la création d'activités ciblées pour combler ces lacunes.

Dans cette optique, l'équipe du Casi-Uo a commencé à élaborer un projet spécifique destiné aux enfants des familles italiennes, ou plus précisément italophones, présentes sur le territoire de Bruxelles. La phase pilote de ce projet s'est déroulée entre avril et juin 2024, remportant un certain succès malgré quelques difficultés objectives. Parmi celles-ci, le facteur le plus significatif fut le calendrier : les familles ont tendance à planifier les activités extrascolaires au début de l'année scolaire et non au printemps.

Pour des raisons organisationnelles, le mercredi après-midi a été choisi comme jour dédié aux activités. Par ailleurs, le Casi-Uo a décidé de collaborer avec deux associations disposant d'une solide expérience dans l'organisation d'activités pour enfants. Ce choix a été guidé par deux raisons principales. La première concerne les compétences spécifiques des animatrices des associations partenaires, qui possèdent des connaissances et des capacités adaptées pour travailler avec le public infantin. La deuxième raison est liée à la vision du Casi-Uo, qui considère les partenariats avec d'autres réalités associatives comme fondamentaux pour construire un réseau solidaire sur le territoire, capable de répondre de manière globale et cohérente aux besoins de la communauté.

Il est important de souligner que l'équipe du Casi-Uo bénéficie déjà d'une longue expérience dans l'organisation et la coordination d'activités éducatives pour les jeunes, comme en témoignent l'école des devoirs qui se déroule quotidiennement au siège d'Anderlecht, les stages pendant les vacances scolaires et les activités extrascolaires pour les participants de l'école des devoirs. Toutefois, les ateliers en italien proposés à Saint-Gilles nécessitent une préparation spécifique que l'équipe n'est actuellement pas en mesure d'offrir de manière autonome. Le Casi-Uo a néanmoins maintenu un rôle central, s'occupant de la coordination des activités et faisant office de lien de communication entre les associations partenaires et les familles des enfants inscrits. Cette fonction a garanti une organisation fluide et une expérience participative positive, tant pour les parents que pour les enfants, en créant un environnement accueillant et stimulant qui valorise l'usage de la langue italienne.

Après le succès du projet pilote, le Casi a décidé de transformer cette initiative en une activité structurée et annuelle, prévue entre septembre 2024 et juin 2025. L'équipe a ainsi recontacté les partenaires existants et présenté un calendrier détaillé pour l'année scolaire. De plus, un troisième partenaire possédant des compétences spécifiques dans le domaine théâtral a été impliqué pour enrichir encore davantage le programme.

Une discussion interne a été menée pour déterminer le jour le plus adapté pour les activités, avec deux options principales : le mercredi après-midi ou le samedi après-midi. Le choix final s'est porté sur le mercredi après-midi, à la fois pour des raisons logistiques propres à l'équipe du Casi et pour la disponibilité des animatrices partenaires.

Cette nouvelle phase a permis une réflexion plus approfondie sur les caractéristiques fondamentales que les activités devaient posséder, avec une justification claire et cohérente des choix effectués. Les points principaux de la réflexion ont concerné : l'âge des enfants, l'accessibilité et les compétences linguistiques.

Les activités ont été pensées pour des enfants âgés de 6 à 10 ans. Toutefois, une certaine flexibilité est prévue pour les participants qui sont sur le point d'avoir 6 ans ou qui viennent de dépasser les 10 ans. Ce choix a inévitablement exclu la tranche d'âge des 3 à 6 ans, qui ne trouve souvent pas d'activités spécifiques le mercredi après-midi. La décision a été dictée par le fait que les animatrices actuelles n'ont pas de compétences spécifiques pour travailler avec les plus petits. Malgré les demandes des parents, le Casi a choisi de ne pas assumer cette responsabilité pour le moment, préférant se concentrer sur la consolidation des activités pour la tranche des 6-11 ans. Toutefois, il n'exclut pas d'étendre ces activités à un public plus jeune dans le futur.

Un principe fondamental du Casi est d'offrir des activités de qualité à des prix accessibles, afin d'inclure également les familles en difficulté économique. Pour cette raison, une politique de double tarification a été adoptée : un prix standard de 210€ pour l'année entière et un prix solidaire de 120€. Aucun document justificatif n'est demandé ; chaque famille est libre de choisir en fonction de sa situation économique. Jusqu'à présent, la majorité des familles a choisi de payer le prix standard, ce qui nous a amenés à réfléchir au profil des participants et à la possibilité que nos activités ne parviennent pas encore à atteindre les franges les plus précaires de la communauté italienne de Bruxelles.

Pour garantir l'accessibilité des activités, un niveau minimum de compétence en langue italienne a été initialement fixé. Cette exigence a fait l'objet d'une discussion approfondie afin de s'assurer que les activités soient inclusives, tout en restant stimulantes pour tous les enfants participants. Nous avons toutefois reçu des demandes de familles dont les enfants ne pratiquent pas l'italien quotidiennement, comme dans le cas des troisièmes générations ou de familles qui privilégient d'autres langues à la maison. Pour répondre à ces besoins, nous avons décidé d'offrir de courtes périodes d'essai pendant lesquelles les enfants peuvent expérimenter les activités et évaluer s'ils se sentent à l'aise dans le groupe. Nous avons observé que même les enfants ayant des connaissances limitées ou inexistantes de l'italien réussissent à s'intégrer et à participer avec succès. Cette inclusivité est facilitée par une dynamique de groupe positive, où les enfants plus avancés en italien aident leurs camarades en traduisant les consignes ou en clarifiant les activités.

L'objectif principal n'est pas de proposer un cours de langue déguisé en activités ludiques, mais de créer un contexte où les participants peuvent développer leurs compétences linguistiques à travers des jeux, des lectures, des ateliers théâtraux et d'autres activités éducatives. En résumé, la construction d'une communauté accueillante et collaborative prévaut sur l'apprentissage linguistique formel.

Bien que nous soyons encore en pleine phase d'activité et qu'une évaluation complète soit prématurée, nous pouvons déjà identifier quelques pistes de réflexion pour améliorer davantage le projet. L'un des défis concerne l'implication des parents : nombreux sont ceux qui, après avoir déposé leurs enfants, doivent retourner au travail ou s'occuper d'autres engagements, réduisant ainsi les occasions de socialiser et de créer des liens avec d'autres familles. Même à la fin des activités, l'horaire de fermeture à 17h30 limite encore les possibilités d'interaction.

Cependant, ces dynamiques n'empêchent pas de reconnaître la valeur de cette initiative comme un premier pas pour rapprocher les familles italiennes de nouvelles opportunités de participation. Chaque rencontre, même brève, représente un moment important pour établir des relations de confiance et faire connaître l'éventail plus large des activités proposées par le Casi-Uo.

Un autre aspect à considérer est la promotion des activités. Le lancement de la campagne en septembre a coïncidé avec une période particulièrement dense en propositions pour les familles, qui peinent souvent à s'orienter parmi les nombreuses offres. Cette expérience nous a appris l'importance d'adopter une stratégie de communication plus efficace et répartie tout au long de l'année, non seulement à la rentrée scolaire, mais aussi à d'autres moments clés, comme le trimestre d'hiver ou le début du printemps. Cela nous permettra de mieux atteindre les familles et de renforcer leur engagement dans le projet.

8.0 Conclusion : des limites et des perspectives

Avec cette étude, le Casi-Uo a voulu explorer la relation complexe entre les familles italiennes de la "nouvelle migration" à Bruxelles et la transmission de la langue italienne à leurs enfants. Ce parcours montre clairement que la langue n'est pas seulement un outil de communication, mais également un vecteur essentiel pour maintenir vivantes l'identité, la culture et les liens familiaux. Toutefois, l'enquête a mis en lumière plusieurs éléments qui méritent des approfondissements.

Parmi les limites de cette recherche, nous pouvons souligner :

- **La représentativité de l'échantillon** : les familles impliquées, bien qu'offrant un tableau varié, ne couvrent pas toutes les expériences de la communauté italienne à Bruxelles. Par exemple, les situations des familles plus précaires ou de celles pour qui l'italien n'est pas prioritaire restent peu explorées.
- **Le manque de données structurées sur les politiques publiques** : bien que l'étude ait révélé le rôle insuffisant des institutions italiennes dans la promotion de la langue, une cartographie plus détaillée des réponses institutionnelles pourrait fournir de nouvelles pistes d'action.
- **Le manque de mobilisation d'expertises sociolinguistiques** : bien que cette étude ne vise pas à être une recherche scientifique, l'apport de sociolinguistes aurait pu offrir un cadre méthodologique plus rigoureux pour encadrer la question de la transmission linguistique. Toutefois, notre intention principale n'est pas d'élaborer une analyse académique, mais de fournir une base qui offre un cadre concret pour l'action. Cette approche, bien qu'empirique, se veut pratique et orientée vers les besoins des familles et des acteurs associatifs.
- **L'absence d'une comparaison systématique avec d'autres communautés migrantes**, comme la communauté marocaine, qui partage des dynamiques de transmission linguistique mais avec des objectifs différents. Beaucoup de Marocains de deuxième et troisième générations enseignent l'arabe à leurs enfants comme un pont concret vers un éventuel retour au Maroc. Cette perspective est absente dans la communauté italienne, où la transmission de la langue est davantage vécue comme un lien identitaire que comme un projet de retour.

Sur ce dernier point, nous souhaitons nous attarder. Beaucoup de Marocains de deuxième et troisième générations à Bruxelles font étudier l'arabe à leurs enfants avec un projet clair, parfois explicite, parfois sous-entendu : celui de retourner un jour au Maroc. Ce choix

représente non seulement un investissement culturel et identitaire, mais aussi un véritable projet de vie. Comme nous le racontent plusieurs personnes que nous fréquentons dans nos activités à Anderlecht, apprendre l'arabe pour leurs enfants n'est pas seulement une question de langue, mais un pont concret vers un futur alternatif, qui envisage le Maroc comme un lieu d'opportunités, de racines à retrouver ou d'une existence plus sereine. Le Maroc devient ainsi pour eux non seulement un pays d'origine, mais aussi une destination pensée et construite dans le temps.

Cette approche est intéressante si on la compare à ce que nous avons observé dans la communauté italienne. La nouvelle migration italienne (donc la première génération), ou du moins ceux que nous avons rencontrés et les réseaux qui nous entourent, n'a pas de projet de retour, bien qu'ils maintiennent des liens affectifs et culturels forts avec le pays d'origine. La langue italienne est transmise, mais pas dans l'optique d'un retour en Italie. Pour beaucoup d'Italiens, l'Italie reste surtout un lieu du cœur, des vacances d'été ou de la famille éloignée, plutôt qu'une destination concrète pour l'avenir.

Cette différence n'est pas un hasard. D'un côté, les Marocains voient dans leur pays une économie en développement et de nouvelles opportunités, accompagnées de la possibilité de vivre plus sereinement leur identité culturelle et religieuse. De l'autre, pour la majorité des Italiens que nous avons rencontrés, l'Italie apparaît comme un pays avec une économie stagnante et moins d'opportunités d'intégration pour leurs enfants nés et élevés à l'étranger. Cela contribue à renforcer leur ancrage en Belgique et à réduire les rêves de retour.

Dans les deux cas, cependant, une question fondamentale émerge : comment transmettre l'identité culturelle aux enfants et, surtout, comment la traduire en une ressource concrète pour leur avenir.

Par ailleurs, il est essentiel de noter les différences importantes entre la migration historique italienne et la "nouvelle migration". La migration historique, qui a débuté dans les années 1950 et 1960, était marquée par des conditions économiques extrêmement difficiles. Les migrants de cette période avaient souvent pour projet un retour rapide en Italie, ce qui influençait directement la manière dont ils abordaient la question linguistique.

Dans ces familles, le dialecte était souvent la langue parlée à la maison, tandis que l'italien standard et le français étaient appris dans des contextes plus formels. Cependant, comme l'ont souligné les témoignages, le retour ne s'est pas toujours concrétisé. Les maisons construites en Italie sont aujourd'hui souvent vides, reflétant les rêves brisés de nombreux migrants.

La nouvelle migration, en revanche, est différente dans son approche. Les Italiens qui arrivent à Bruxelles aujourd'hui, bien que maintenant des liens avec leur pays d'origine, n'ont pas les mêmes aspirations au retour. Leurs enfants grandissent dans un environnement où le bilinguisme est une ressource plus qu'une nécessité de survie. De plus, l'accès aux technologies et à une éducation standardisée leur permet de maintenir des relations avec l'Italie tout en construisant leur avenir en Belgique.

Un point commun entre les deux générations de migration réside dans l'importance d'inclure les familles dans le processus éducatif. Les initiatives récentes du Casi, comme les ateliers en italien, ont montré qu'une approche qui englobe à la fois les jeunes et leurs parents est essentielle pour créer un véritable réseau éducatif et social. Ces ateliers ne se limitaient pas à enseigner la langue : ils invitaient les parents à participer activement, transformant les

activités en opportunités de dialogue et d'échange. Cela reflète une leçon essentielle tirée de l'histoire du Casi : la transmission de la langue et de la culture est un projet collectif, ancré dans la solidarité et le partage.

Malgré ces limites, le travail a également révélé de nombreuses potentialités. La plus importante concerne le rôle que le Casi-Uo et d'autres associations peuvent jouer pour combler les lacunes existantes. À partir de l'expérience pilote des ateliers en italien, le Casi-Uo a démontré qu'il est possible d'offrir des espaces de socialisation et d'apprentissage inclusifs, qui répondent aux besoins des familles et valorisent la langue italienne comme un outil de croissance culturelle et personnelle.

Cette expérience suggère deux directions fondamentales pour l'avenir :

Un renforcement des réseaux associatifs : La collaboration avec d'autres réalités présentes sur le territoire est essentielle pour multiplier les occasions de pratique linguistique, créant une communauté cohérente et solidaire. Ces réseaux permettent de combiner des ressources, d'élargir les publics touchés et de mieux répondre à la diversité des besoins. Travailler ensemble, c'est aussi partager des expériences et des savoir-faire, mais surtout éviter que chaque association travaille isolément, avec un impact limité. Une communauté solide se construit à plusieurs, en reconnaissant les spécificités de chacun tout en avançant dans une même direction.

Une réflexion plus large sur le multilinguisme : Dans un contexte multiculturel comme Bruxelles, promouvoir l'italien ne doit pas signifier l'isoler des autres langues. Au contraire, cela peut devenir une opportunité d'expérimenter le multilinguisme comme une richesse partagée, capable de renforcer à la fois l'identité individuelle et la cohésion sociale. Un enfant qui parle plusieurs langues n'apprend pas seulement des mots : il découvre des cultures, des histoires, des façons de penser différentes. L'idée n'est pas de hiérarchiser les langues, mais de montrer comment chacune peut enrichir la vie des enfants et des familles. En valorisant l'italien, tout en lui permettant de coexister avec le français, le néerlandais et d'autres langues parlées dans les foyers, on construit des ponts entre les communautés, et non des barrières.

L'importance de travailler dialectiquement avec les enfants et les familles

Une des grandes leçons des activités passées et présentes du Casi-Uo est l'importance de travailler simultanément avec les enfants et leurs parents. Les enfants peuvent être la porte d'entrée vers les familles, mais pour que les efforts éducatifs soient durables, ils doivent être accompagnés d'un dialogue constant avec les parents. Organiser des moments d'échange, des discussions collectives ou même des ateliers parentaux permet de répondre à des préoccupations partagées : comment soutenir un enfant bilingue ? Quel équilibre trouver entre l'italien et le français ? Comment surmonter les éventuelles difficultés scolaires liées à la langue ? Ces espaces offrent aussi aux familles un sentiment d'appartenance et de solidarité, qui dépasse le simple cadre linguistique.

Redécouvrir les traditions du passé et les adapter au présent

Le passé du Casi regorge d'initiatives riches de sens qui méritent d'être redécouvertes et réinterprétées. À titre d'exemple, l'Université ouvrière des années 70 et 80 montrait comment l'enseignement de l'italien et du français pouvait être combiné pour offrir une émancipation culturelle et sociale. Aujourd'hui, ces principes restent valables, mais ils doivent être adaptés aux réalités actuelles. Cela pourrait inclure des ateliers sur des thèmes contemporains, tels que les questions environnementales ou les droits humains, tout en utilisant l'italien comme langue de réflexion. Les traditions du passé ne doivent pas être figées : elles peuvent devenir

des outils vivants, capables d'inspirer de nouvelles générations à comprendre leur histoire et à participer activement au monde qui les entoure.

Cette étude n'est pas seulement une enquête sur les pratiques linguistiques, mais un appel à agir. La création d'espaces dédiés à l'italien est un premier pas pour répondre aux besoins des familles italiennes à Bruxelles, en offrant aux enfants non seulement une langue, mais aussi un sentiment d'appartenance et de communauté. Dans le même temps, elle pose les bases pour une réflexion plus large : comment valoriser la langue et la culture italiennes dans le respect du contexte multiculturel dans lequel nous vivons ? Le parcours ne fait que commencer, mais les expériences recueillies montrent qu'avec engagement et collaboration, il est possible de construire des réponses concrètes et durables pour l'avenir de notre communauté.

L'expérience du Casi montre que la transmission de la langue italienne peut être bien plus qu'un simple outil de communication : elle peut devenir un levier d'émancipation sociale et culturelle. Cette démarche, qui intègre jeunes et adultes, suggère que le dialogue entre passé et présent est essentiel pour construire un avenir plus inclusif, où la langue italienne reste un vecteur de cohésion et d'identité partagée.